

Hommage à Aimé Césaire



mardi 13 mai 2008

Par Jean Baptiste Bigirimana

Homme-et-poète-et-militant-et-politique, je te salue, fils de l'Humanité, noble Mugabo [1] de partout, illustre Mushingantahe venu tout droit du ventre des pyramides millénaires, pétri d'ubuntu et d'éternité. Né Césaire au milieu de ton île martiniquaise, tu meurs Aimé de tous ceux de la planète bleue que tes paroles cathartiques ont touchés dans l'être, gravant sur leurs pots d'or les lettres de même nom de ton appel au noble combat pour un humanisme universel.

Muntu-siège-et-créateur de la Négritude, forgeron de la pensée fondamentale du Nègre, Muntu-Nègre fondamental des temps modernes, Muntu-redresseur des torts commis contre les Nègres par la bêtise humaine, Muntu-éveilleur de leur conscience.

Oracle des temps nouveaux pour l'opprimé, je me permets de te tutoyer, non par manque d'égards, loin s'en faut, mais parce que le « vous » seigneurial, dans la portion de culture où le destin m'a jeté, est un produit importé ; cependant que le « Sir-Urazirikanye » en usage au temps dynastique burundais ne s'applique point à un illustre combattant de la liberté comme toi, qui abhorrais les circonvolutions condescendantes des hommages et n'adorais rien au-dessus de ta pensée omnipotente ; mais aussi toi si dignissime, resté pourtant si proche, à fraterniser auprès des pauvres gens que nous sommes. Et puis, tu ne le sais sans doute pas : pendant que les manuels scolaires de ta métropole de patrie, forgée au forceps de ton combat, t'ignorent magistralement par la volonté nuisible des tenants de la théorie des races supérieures, les premières leçons de littérature qui ont alimenté ma jeunesse sur les flancs du lac que tu as chanté, le Tanganyika, non loin du Nyiragongo cracheur du feu éternel comme ta poésie métamorphique, au fond de ma « lointanité » burundaise, ces leçons aux accents critiques d'un cri anti-raciste, venu comme d'un alter ego de tous les Noirs de partout et de tous les temps, ces leçons esthétiques de vie, dis-je, ont fait de toi plus qu'un maître un voisin, un membre de ma famille, un compatriote, un plus-que-proche.

Mais te voilà, ton Cahier de la vie fermée ad vitam aeternam, te voilà de retour par un aller sans retour, au bout du petit matin-soir..., ce tiède petit soir sombre du 17 avril 2008, un soir pas comme les autres, mais toujours de chaleur et de peurs ancestrales..., te voilà rentré dans le ventre éternel de ton pays natal. Notre pays natal à tous, dans le trou noir -ah pan négritude cosmique quand tu nous tiens !- d'où j'espère que tu continues de veiller sur la renaissance, non de ton seul sous-groupe racial, mais bien sur toute la race universelle, puisqu'il n'y a qu'une race humaine, celle du muntu universalis dont tu as été le chanfre quatre-vingts quatorze ans durant.

Mêlant dramaturgie historique et tragique et lyrisme saisissant, te voilà bouclant ta boucle vitale au terme d'un parcours exceptionnel de quasi un siècle de lutte révolutionnaire, à un an près comme ton devancier et ami, l'immortel Senghor. Tu n'as pas eu les honneurs de l'immortalité au sein de la prestigieuse institution de Richelieu, mais le monde ne t'en est que plus reconnaissant et tes idées durablement pérennes. L'écho de ton nom résonnera sempiternellement dans le maat à jamais éveillé du muntu négro comme de tous les bantu humiliés et offensés, pour l'émancipation

desquels tu as voué ton oeuvre poétique, ton engagement politique et ton passage chez les Terriens. Ces mêmes Terriens désormais pareils et mêmes à qui tu lègues la volumineuse poésie, qui fut l'humus nourricier de ton militantisme politique, tandis que la politique était la muse de ton talent poétique.

Avec délectation et admiration, j'imagine tes nuits blanches passées au Quartier latin, hiver comme été comme automnes à forger, par la seule force de ta pensée débordante, l'avènement des jours moins sombres pour les Noirs, ne connaissant que le printemps pour seule saison. Je sais qu'il en est né L'Étudiant Noir, Tropiques et Présence Africaine, ensuite le Cahier, le Discours... Vivement qu'ils fassent des petits. Par ton oeuvre immense, multiforme et foisonnante qui en a germé, ceux des tiens qui savent déchiffrer les hiéroglyphes modernes ont pris conscience qu'ils sont loin d'être passés à côté de l'Histoire, mais sont plutôt plus que jamais déterminés à se la réapproprier. Merci d'avoir contribué à rendre la dignité à ceux qui ont le nez si écrasé et les cheveux si crépus qu'il était presque impossible de les plaindre ; à eux qu'un « D »-ieu si bon n'avait pas donné d'âme, tu as inculqué la conscience et la fierté d'homme-debout. Leure échine courbées par des siècles de mea culpa et les corvées des plantations de cannes à sucre et autres « zana-inkoko-zana-amasoro » [2] se redressent, tels des baobabs mordant la vie à pleines dents et humant l'air de la nouvelle ère renaissante, dans le firmament de l'Histoire.

Gâce à toi nous savons que « nègres nous sommes, nègres nous resterons », non comme des êtres figés dans un nombrilisme improductif, hermétiquement recroquevillés dans les ghettos multiséculaires où les assassins du simili ont inventé hiérarchie et supériorité des couleurs, oubliant que le Noir est la couleur sans couleur, puisque c'est la couleur primitive. Haro sur ce racisme veule et aveugle et irrationnel qui a engendré l'esclavage-réification de l'être et la colonisation-déification du maître. Même Dieu a été convoqué au chapitre puisque le leur était le seul révélé, et nous les seuls exclus du jardin mythique qu'arrosent Pishôn, Gihôn, Tigre et Euphrate ; et donc aussi exclus de la jouissance du bdellium de l'onyx.

En créant la Négritude, tu as revêtu les habits oints à la fois de prophète et de sauveur. Qui d'autre peut nous sortir de tous les bantoustans terrestres : du pays des KKK, de la Nouvelle-Orléans où même un déplacement d'air chrétien -puisqu'il s'appelle Katrina, n'en a cure, du HLM du 13e, et de tous les banlieues et les apartheids du monde où des gens de la couleur primitive sont ravalés et parqués et vautrés, tels de vulgaires bâtards, accidents de la création ? Qui d'autre peut nous remettre debout comme fer (guhagarara-bwuma), comme des ficus-debout, la tête dans les étoiles de l'avenir, répondant présent au rendez-vous de la civilisation du donner et du recevoir qu'a chantée ton ami Senghor, parti lui aussi trop tôt et qui, comme toi, nous manque tant, vous chantres de cette Négritude devenue conscience d'un peuple ?

Se découvrir Nègre ne suffit pas, nous dis-tu ; encore faut-il s'assumer sans complexe, sans trahir son être pour soi, sans être l'homme "des fidélités trahies". Aussi ton existentialisme devient-il un humanisme triomphant, né et nourri de la condition même dont il cherche à s'affranchir. Il est aussi conquérant, mais sans envoyer les autres au bain, réalité du reste inconnue dans la tradition de tes ancêtres.

Avec toi et tous les éveilleurs du monde noir, à l'instar de W. Soyinka, nous savons que Négritude rime avec Tigritude. Nous avons appris que notre être-au-monde n'est pas offert sur un plateau d'argent. Notre moi hic et nunc tel qu'il a vécu, notre identité afrocentrée, comme dirait Théophile Obenga, un disciple de Cheick Anta Diop, monument de la conscience noire et maillon primum inter pares de la lignée des grandes figures kemet, notre « kémétité », dis-je, se pose en s'opposant à l'entreprise

nihiliste et dévastatrice des négriers et autres néo-colonisateurs que tu as combattus de toutes les forces de ton esprit et ton intelligence, et qui malheureusement sont toujours à l'oeuvre.

Te voilà disparu et je dis que tu pars trop tôt, car ils sont toujours là, pas seulement dans la verdoyance (pardon pour le barbarisme, mais n'as-tu pas aussi « inattendument » créé « verrition » ?) des îles Caraïbes, en Haïti et ailleurs, pas seulement sur les mille collines des Grands lacs africains et partout sur le continent mère de la saga humaine, mais aussi en Tchétchénie, au Tibet, en Palestine, chez les rescapés descendants des peaux rouges et les Papoues, dans le maintien de la peine de mort et la faim qui tenaille des milliards d'individus, bref partout où des « hommes-hyènes et des hommes-panthères » continuent de faire bombance au détriment des « homme-juif-cafre-hindou-de-Calcutta-de-Harlem-qui-ne-vote-pas » et autres « femmes-famine-insulte-et-torture » et tutti quanti.

Obéissant aux lois immuables de la création, ton corps fatigué et meurtri par un siècle d'une existence de questionnements et d'action vient de nous quitter certes, mais ton « maat » éternel issu d'Ausar lui-même, oignant nos êtres fragilisés par les agressions historiques, doit rester parmi nous. Rester, car des hommes-or-et-pétrole-et-profit-à-tout-prix continuent de tuer à n'importe quel moment par des coups de... canon en Iraq et en Afganistan ; ils tuent parfaitement, ils massacrent sans vergogne et rendent des jugements sibyllins à Guantánamo et dans d'autres tribunaux de vainqueurs, sans avoir de compte à rendre à personne, sans avoir d'excuses à présenter à personne. Tels des damnés de la terre, des bantu-Rwando-Burundo-congolo-universels continuent de tomber, comme jadis les vietnamiens, les Arméniens et autres Indiens, tels des homme-pogrom, des moins que chiot et mendigot fauchés sur l'autel de l'incivilisation. Ici ils paient le prix fou de l'or noir ou de l'or tout court qui s'en sont venus à se raréfier, là-bas ils sont donnés en pâtures aux chacals de la finance mondiale qui se ruent au Far Est et partout, à la recherche du colombo-tantalite et autres minerais stratégiques pour la construction spatiale et autres engins de mort. Les « gueule de flic » et autres « gueule de vache..." guettent toujours dans le coin du Nyiragongo et sur les dunes du Sahara. Ils ont même essayé de tuer le Remords, mais la loi Toubira a veillé au grain. Seulement voilà, d'autres ont réussi à faire enterrer Savorgnan de Brazza, le cousin des Diogo Cam et autres René Caillé... dans la terre téké qu'il a violée, déviergée et dévergondée.

Irrationnelle et aveugle, même la dame anglaise a fermé les yeux devant la face hideuse de la soupe pleine de Hottentot au Sud, et des Pygmées de partout, des Twa, des Baluba, des Kikuyu, des Hutu et des Tutsi du berceau de l'homme d'Oldoway, des Bambara, des Akan et des peuls de Côte d'Ivoire. Etc. Des hommes-insultés-et-piétinés. Pourtant des hommes premiers gardiens du feu sacré de la vie avant tous les zeus. Des hommes et des femmes. On a même inventé de nouvelles « Arche de Noé » pour embarquer les enfants aux ventres bombés, non par la maladie, mais par l'inconscience et l'égoïsme du monde, des gosses soi-disant du Darfour vers des maisons ... laboratoires et mouirois de là-bas au lointain. Vas-y savoir pourquoi, mais il se murmure que cette contrée désormais militarisée, comme ailleurs dans la cité éternelle du monde, se trouve un mélange alchimique eau-pétrole-droits-de-l'homme-mines-démocratie, un nouvel élément chimique dont seuls les nouveaux Mendeleiev-géostratèges connaissent covalence, masse atomique, et j'en passe.

Nous voilà orphelins car tu pars trop tôt, avant que l'ébola et le VIH/SIDA, le chômage, les radeaux de fortune traversant le rocher de Gibraltar et le bleu azur de la Méditerranée, comme jadis l'Atlantique, y déversant malgré eux le gros de leur chargement humain, les leaders portés aux commandes des peuples par le bout du canon ou la volonté géostratégique des maîtres et que sais-je, avant que tous n'aient

bien intériorisé, ingéré et digéré la portion magique de ton discours curatif d'une négritude debout.

Erigé par l'Histoire au rang des autres Sphinx noirs qui ont prouvé la vertu du pardon et de l'union qui fait la force, tout comme N. Mandela serrant la main de ses geôliers, tu nous laisses l'agréable héritage de la main tendue vers l'autre. Un élan vers l'autre sans assujettissement, dans un acte consentant et jouissif. Tu nous as dit que l'éveil à la conscience de Nègre, sa grandeur et sa singularité, même grandies de la révélation éblouissante du savant et nègre fondamental sénégalais sur l'origine négro-africaine de la civilisation égypto nubienne et j'en passe, ne sont point une fin en soi, le but ultime n'étant pas notre-être-au-monde in presentiae ou par opposition, mais bien une existence per se. Garant des contradictions créatrices, tu as été quelque fois mal compris pour avoir presque bradé l'autonomie de ton île martiniquaise contre les « avantages » matériels de l'assimilation à la nation française. L'ouragan "voum rooh oh" du bateau ivre de la globalisation en cours, et qui emporte tout sur son passage, ne vient-il pas confirmer que la défense de la singularité est loin d'être synonyme du refus de l'altérité, ou comme tu aimais le dire toi-même, que la créolité n'est qu'un département de la négritude ? J'ajoute que celle-ci n'est à son tour qu'un des nombreux départements de notre commune Humanité qui n'est la propriété de personne si elle n'est à tout le monde.

Repenser l'axiologie universelles, changer la vie, modifier le destin de tous les Roi Christophe du monde, dissiper la peur dont le ventre de tous les humiliés et offensés de la terre est rempli, voilà un discours qui éclaire notre chemin, des mots décochés telles des langues de feu, des flèches miraculeuses, que dis-je, des armes de construction massive contre les démolisseurs des empires nègres et autres. Partant, il m'apparaît que créolité, négritude, humanité, c'est le même combat ! Comment, en effet, pourrait-on trouver et justifier une différence substantielle entre une goutte d'eau, de rosée ou de pluie, de mer ou de source et l'eau de l'océan ? Ton oeuvre aux accents de l'universel semble dorénavant répéter aux générations successives que nous devons tous être, sinon personne ne sera, personne ne survivra à la confrontation du combat évolutif de l'humanité vers son point oméga ! « Je suis et naviguons ensemble » devrait être la rengaine issue de ta Négritude, appelée à rythmer la vie des civilisations, en lieu et place de « je suis et tu suis ou le bateau continue sans toi ».

Ecrivant à ce sujet, Sartre a sans contredit raison de penser que pour tous les Nègres que l'Humanité a enfantés, un retour orphique, quelque nécessaire fût-il, dans les abysses de leurs racines civilisationnelles ne doit pas signifier refus de l'autre soi-même ou racisme anti-raciste. Il s'agit bien au contraire d'une occasion de partager, un processus de s'encren dans les pieds de ce passé mythique pharaonique qu'ont chanté nos poètes, à dessein de nourrir une tête résolument tournée vers la modernité ou la post post-modernité universelle. Et n'en déplaise à E. Glissant, il faut caresser l'espoir que bientôt nous ne vivrons pas tous dans une « colonisation bien réussie », mais une mixité culturelle et civilisationnelle accomplie et respectueuse des valeurs de chacun et qui, par la force des choses, en un processus irréversible, unira tous les Nègres du monde, c'est-à-dire les oubliés des cinq points cardinaux de l'univers, faisant manger à la même table de la civilisation les descendants des empires ou des dynasties Pharaoniques, Mandingue, Samurai, Gao, Mali, Soudan, Monomotapa, Zulu, Xia, Romain, Inca et Maya... jusqu'aux confins des Marsiens ... et autres êtres cosmiques.

Fondé et institué comme une nouvelle ascèse religieuse, ton humanisme nouveau nous conjure d'aimer l'Homme, tout homme et tout l'homme. C'est là, non une poésie ou une philosophie de l'absurde à la Camus, mais bien un sens donné à la vie. Sous les

projections des lumières de ta Négritude, l'essai d'Addis-Abeba, malmené depuis une quarantaine d'années par des mercenaires véreux et des ventriotes insatiables, doit se laisser transformer et imprégner du désir irréfragable d'indépendance totale, totalisante et irréversible, telle celle inviolée des montagnes d'Abyssinie et l'esprit d'unité fondatrice des Pharaons d'à côté. Car ta Négritude n'est pas un combat solitaire.

Otant de nous la tentation de l'absurde, tu as été le poète du sens de la vie. Des siècles après Erasmus, ta vision d'un homme universel accompli, le Nègre y compris, c'est la trame essentielle de ton oeuvre. Améliorer le destin des Nègres se découvrant une humanité, ainsi que celle de ces autres semblables, rehausser la qualité de la condition humaine que tu ne décris pas à la Balzac mais choisis comme moteur du combat de la vie, voilà la mission que tu assignes à l'Humanité. Le point commun avec tous les illustres écrivains de partout mais qui, avec toi, revêt un accent particulier lié au destin de l'homme noir, c'est la mise en exergue de notre commune et universelle humanité. Ta vie et ton oeuvre furent un cri de rage contre l'injustice, un cri de révolte contre la chosification de l'homme noir, une voix de ceux sans qui la terre ne serait pas la terre. Ton homme noir est devenu si humain dans ton combat qu'il s'est confondu avec l'homme universel, un peu comme pour combler le vide laissé par des sauts vertigineux que les voleurs de l'Histoire ont fait faire à Kemet, comme pour faire revenir la flamme de l'humanité à ses origines. Sois-en remercié.

Ne connaissant ni frontières du temps ni celles de l'espace géodésique, tes origines à toi et à nous « translated men » des temps modernes, ce n'est pas seulement l'Afrique mythique spoliée qui, bien souvent n'a d'existence, pour les générations présentes, que dans leurs imaginaires et fécondes nostalgies. Ce n'est pas seulement l'Afrique qui chante et danse. Tes origines, c'est aussi cette Afrique traversée par le feu consumant de l'esclavage, de la colonisation, de la religion négative du nihilisme spirituel qui dompte et/ou tue, ainsi que la néo colonisation au visage de caméléon. Aussi le combat, le vrai, non violent et indolore, porte-t-il noms réhabilitation de l'image et de la place de l'homme noir et de la mémoire africaine dans le concert des nations, procès jamais fini de la colonisation et les affres des ratés de la décolonisation et du néocolonialisme, l'exil cyclique et massif, la clochardisation, la paupérisation et la nomadisation des enfants nègres d'Afrika et d'ailleurs.

Du métissage et de la civilisation hybride et mosaïque ont proliféré, non du choc des cultures et des civilisations, mais des rencontres et du partage humains et qui souffrent déjà terriblement de ton départ. La mémoire du commerce triangulaire et de la colonisation, celle des diverses conquêtes et des politiques de la *tabla rasa* qui les a accompagnés, hier et aujourd'hui, doivent puiser dans ta Négritude universalisante pour réconcilier le savoir vivre, le « vivre-ensemble » et les identités plurielles faites de la condition du Nègre et des qualités universelles auxquelles nous assigne plus que jamais l'éclatement des frontières. Car si tous les hommes naissent libres, égaux et fraternels en dignité et en droits, ils n'en sont pas moins individuels et dissemblables. Et le « tous » en français, et donc aussi en France, car la francophonie n'est qu'illusion politique sur laquelle tu n'insistes même pas, est un ensemble mathématique et grammatical dans lequel sont inclus tous les « quelques-uns » et « autres » de partout.

Au regard de l'Histoire, les envolées lyriques et l'action politique qui ont caractérisé ton oeuvre et ton combat, que dis-je, notre combat, non sans rappeler le rythme véhément et envoûtant du tam-tam cadencé déchirant agréablement le calme des fêtes africaines, ainsi que le jazz endiablé qu'évoque ton ami Léon Gontran Damas, sans oublier le battement code-ésotérique des ngoma sacrés de tes ancêtres, ont les allures d'une litanie liturgique qui, par la mélodie de ta Négritude, sonne comme une

incantation envers le Dieu unique d'Akhenaton. Ce même Dieu que Moïse nous a subtilement emprunté, au sortir des plaies égyptiennes. Oui, par un rythme vivant et essoufflé de ta syntaxe de mots quasi idéogrammatiques, la teneur sémantique de tes mots hapax-et-dits-hermétiques aux non initiés, tu sais parler en langues des dieux ; et le verbe de tes tables de lois universelles nous a parlé, illuminant le destin des générations qui te suivront. Et ils ont dit : « Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir ».

Mais ne nous laisse donc pas dans le désespoir. Nous ne pouvons que te promettre que nous nous garderons de « nous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle, car une mer de douleurs n'est pas un proscenium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse... ». Où que tu sois dans le repos de ton caveau éternel, demeure la mentule de Dieu pour continuer à engendrer les mots dont a besoin la révolution humaine mondiale ; sois l'éternel noctiluque fendant et fécondant l'obscurité toujours dense des nuits noires et nègres d'ici et d'ailleurs.

En te rendant hommage comme à un digne fils volé à l'Afrique par les pirates négriers, je ne sais si tes ancêtres sont partis de Calebars, d'Elmina, de Gorée ou de Zanzibar... Mais si le système métropolitain de Starko te refuse le Panthéon, je forme le vœu que les descendants de tes ancêtres les Pharaons sachent ériger une grande pyramide moderne où tu devrais reposer aux côtés d'autres illustres bâtisseurs de la civilisation pour laquelle tu as vécu. En attendant cet ultime service à ton endroit, les moins traîtres parmi eux devraient au moins rapidement t'ériger des monuments dans les îles et sur le continent, graver ton nom sur les frontons et enseignes des rues et des collèges-et-lycées-pépinières de la nation universelle de demain..., histoire de laisser planer tes mannes sur les lieux de leurs origines et de leur avenir. Car après tout, si toute l'Humanité terrestre en venait à implorer, tel un soleil cosmique, ne retournerait-elle pas dans son trou noir du Gondwana « Kemet » ? Alors vite qu'elle s'envolent elles aussi, tes mannes, vers des stations galactiques du parachèvement de l'universel !

N'a-t-il pas dit, l'autre poète, que les morts ne sont jamais morts ? A fortiori les illuminés poètes comme toi, Nous te voulons à jamais près de nous, Comme un fil d'arienne dans les ténèbres encore denses De la libération universelle

Toi la chanson même de la Négritude Composée sur des airs d'éternité Eïa ! Pour toi l'aède, à travers le gémissement initiale de la multitude D'enfants nègres de partout promu à l'éternité Eïa à toi, dans les feuilles bruissantes Du Kaïlcédrat royal des savanes ancestrales Eïa pour tes paroles éternelles et puissantes Portant nos espoirs plus haut que les cathédrales Eïa ! Pour le penseur d'une Négritude non atone Qui « troue » le monde qui l'emprisonne Dans l'assujettissement morbide et condamnable. Eïa ! Pour la Négritude qui plonge dans la chair rouge sol-air des combats ultimes Pour enfanter des lendemains chantants et sublimes Eïa ! Négritude action et solidarité durable Pour la planète bleue qu'on assassine Négritude salvatrice qui nous enrachine Dans l'espérance retrouvée d'une téléologie divine

Auprès des esprits toujours vivants de nos ancêtres A toi le repos éternel ! A toi la reconnaissance sans fin des habitants galactiques Appelés par ta Négritude à la fraternité universelle

Le scintillement des myriades d'étoiles Qui t'accueillent au panthéon cosmique Qu'il luise jusqu'à nous à jamais Pour continuer d'illuminer les sentiers de nos vies Que tu as si magistralement tracés.

[1] Du singulier : *u-mugabo* et *a-bagabo* au pluriel, plus qu'un mot (homme vir vs femme), ce concept signifie en kirundi (langue bantou et nationale du Burundi), 'homme accompli, réunissant toutes les qualités. Dans cette acception, il est du même champ sémantique que *umushingantahe*, terme désignant couramment le notable, l'homme intègre, pacifique, sage chargé notamment de régler pacifiquement les conflits dans sa société. D'une base verbale, *gushinga* (fixer ou planter), à laquelle est adjoint le mot *intahe* (une baguette généralement en ficus), le terme *umushingantahe* (pl. *abashingantahe*) signifie littéralement « celui qui plante la baguette ». C'est ici que la relation avec le poète disparu prend sens, puisque cette baguette de justice est utilisée pour cadencer la parole et en souligner l'importance dans l'arbitrage des conflits. Le concept est lié à équité, justice, sagesse, ainsi que toutes les valeurs et qualités supérieures que l'homme puisse atteindre et qu'un chercheur burundais, A. Ntabona, attribue à « un homme responsable du bon ordre, de la tranquillité, de la vérité et de la paix dans son milieu. Et cela, non pas en vertu d'un pouvoir administrativement attribué, mais de par son être-même, de par sa qualité de vie, que la société voulait reconnaître à sa personne en lui conférant une investiture » (Voir Adrien NTABONA. 1985. « Le concept d'Umushingantahe et ses implications sur l'éducation de la jeunesse d'aujourd'hui au Burundi », Au Coeur de l'Afrique, Tome XXV, N°5).

[2] Littéralement : "Apportez poulets et beurre », ce slogan du colonisateur belge signifie donnez-nous tout ce que nous désirons avoir sinon c'est la chicotte !

L'hommage d'Edouard Glissant à Aimé Césaire

La route de Balata monte à travers la forêt primitive de Martinique jusqu'au Morne-Rouge et au delà vers les plateaux d'Ajoupa-Bouillon, du Lorrain et de Basse-Pointe, où le poète est né, et où l'on découvre et l'on éprouve « la grand'lèche hystérique de la mer. » Pas un ne sait ni ne peut dire à quel moment, sur cette route, vous quittez le sud du pays, ses clartés sèches, ses plages apprivoisées, ses légèretés soucieuses, pour entrer dans la demeure de ce nord de lourdes pluies, parfois de brumes, où les fruits, châtaignes et abricots ou mangues térébinthes, sont pesants et présents, et où l'on peut entendre d'au loin les conteurs et les batteurs de tambour. Chacun s'y plante sans doute dans ses enfances sans bouger, comme dans la boue rouge qui piète à l'assaut des mornes Pérou et Reculée.

Mais la jeunesse du poète est aussi marquée par des errances tranquilles. Dans les années de l'immédiat avant-guerre mondiale, la deuxième, il est étudiant à Paris, ayant quitté ces mornes du nord de la Martinique, et le Lycée Schoelcher à Fort-de-France. Il découvre ce qu'on appelait le vieux continent, mais surtout il rencontre l'Afrique, « gigantesquement chenillant au pied de l'Europe sa nudité où la mort fauche à larges andains ». Non pas la découverte de l'explorateur, mais celle essentielle du fils revenu à la source de ses passions et de ses inquiétudes. Parmi ceux, africains, antillais, guyanais, malgaches, réunionnais, qui constituent alors l'émigration intellectuelle des colonies à Paris, laquelle était la marge d'une autre émigration de même origine, ouvriers d'usines et sous-prolétaires, comme on disait à l'époque, et qui sera ensuite officiellement et systématiquement organisée pour les besoins de la reconstruction dans l'après-guerre, (quelques-uns se souviennent de ce fameux Bureau de migration des Départements d'Outre Mer, le très efficace Bumidom, qui aura fonctionné jusqu'aux débuts des années 1960), Aimé Césaire est déjà un militant, qui accompagne les rédactions des revues *L'étudiant noir*, *Légitime Défense*, et qui peut-être fréquente les réunions chez madame Paulette Nardal, attachée à la défense de la personnalité antillaise et noire. Il rencontre le sénégalais Léopold Sédar Senghor et le guyanais Léon Gontran Damas, ce sera l'inséparable trio de la Négritude, mais surtout, solitairement on dirait, en tous cas par un effort puissant et passé alors inaperçu, c'est en 1939, et le texte est publié en province dans une revue intitulée *Volontés*, qui de ce fait est devenue historique, il fait jaillir, comme d'un puissant coup de pied dans la terre pourtant lointaine, *Le cahier d'un retour au pays natal*, que nous mettrons tout de suite au rang d'Éloges de Saint-John Perse, qui ont précédé en 1917, et des *Feuillets d'Hypnos* de René Char, qui suivront en 1943, au temps de la Résistance française : un des très grands poèmes de notre époque, et qui selon moi signifie bien plus loin que sa réputation d'œuvre militante.

L'errance ainsi, qui n'est pas errements, et la découverte du monde, se radicalisent en un mouvement délibéré, celui de la plongée dans le pays natal martiniquais, avec les particularités que voici : Le Cahier n'est pas un texte de description réaliste, mais rien n'est plus près des rythmes, des étouffements et des pulsions de ce réel-là, ce n'est pas un texte d'exaltation triomphaliste, pourtant il sera une des sources des inspirations de la diaspora africaine, il s'y trame une poétique tragique, et sans aucune complaisance, de la géographie et de l'histoire de ce pays à soi-même encore inconnu, et, pour la première fois dans nos littératures, une communication, une relation, de ce même pays, avec les civilisations d'Afrique, les histoires enfin sues d'Haïti et des noirs des Etats-Unis, des peuples andins et d'Amérique du sud, avec les souffrances du monde, sa passion et son tremblement. Ainsi, dès ce commencement, la relation à l'Afrique ne sera pas chantée comme immédiatement politique, elle ne procédera pas de la démarche de Frantz Fanon, qu'elle rencontrera plus loin, elle ne consistera pas non plus, comme pour Marcus Garvey et les noirs des Etats-Unis, en un échange de population, en un autre retour, qui aurait pu passer pour une occupation (du Liberia ou de la Sierra Leone) : ce sera plutôt une profonde poétique de la souffrance historique des Afriques et de la connaissance partagée du monde.

Ces caractéristiques se révéleront d'autant plus remarquables que le Cahier connaîtra une seconde vie, de 1940 à 1943 et 44, dans une Martinique coupée du monde, occupée par les marins de l'amiral Robert, délégué du régime de Vichy, et cernée par la flotte étasunienne de la Caraïbe et de l'Atlantique. Le poème s'enrichit des textes de résistance publiés alors par Aimé Césaire et ses amis, (dont Suzanne Césaire sa femme et René Ménil), dans la revue Tropiques, où l'on peut découvrir un manifeste encore aujourd'hui trop peu considéré, Poésie et connaissance. La revue est révélée, au hasard d'une vitrine de librairie, à André Breton, en 1941, et l'œuvre de Césaire en même temps, alors que le poète français est en route vers les Amériques avec un groupe d'artistes et d'intellectuels qui fuient l'occupation nazie. Pendant cette période, Aimé Césaire écrit quelques-uns de ses plus beaux poèmes, (Le grand midi, Batouque) réunis dans Les armes miraculeuses, à la puissance tellurique. Il s'inscrit au Parti communiste français, dont il démissionnera en 1956 (la Lettre à Maurice Thorez), et à ce titre est élu dès 1945 député de la Martinique, plus tard maire de Fort-de-France, fonctions qu'il occupera pendant plus de cinquante ans, au nom du Parti progressiste martiniquais, qu'il a fondé après sa séparation d'avec le Parti communiste français. Nul ne saura dire si son combat politique s'est mené au détriment de sa production poétique, ou non. L'opinion la plus simple serait qu'ils se sont soutenus l'un l'autre.

La fréquentation des surréalistes, en particulier l'amitié avec André Breton et Paul Eluard d'une part, ainsi que les rapports très intimes avec Léopold Sédar Senghor et avec le peintre cubain Wifredo Lam d'autre part, nous aident à comprendre qu'il y a là une connivence entre des poétiques occidentales modernes, toutes de contestation et de révolution du langage, et des poétiques nègres, dont les inspirations (la puissance du rythme, le merveilleux, la démesure, l'humour, la fusion originelle et la fondation cosmique de la parole, ainsi que les procédés : d'accumulation, d'assonance, de vertige, etc) se rencontrent sans se confondre. Césaire n'est surréaliste que parce qu'il a fondé dans sa négritude, et non pas le contraire. Cette négritude est à la fois de réveil de la mémoire et d'appel prémonitoire à une renaissance, elle précède en quelque sorte la floraison des négritudes modernes de la diaspora africaine, en ce sens elle diffère de celle de Senghor qui procède d'une communauté millénaire, dont elle résume la sagesse. La poétique d'Aimé Césaire est de volcans et d'éruptions, elle est déchirée des emmêlements de la conscience, parcourue des flots déhalés de la souffrance nègre, avec parfois une surprenante tendresse d'eau de source, et des boucans de joie et de liesse.

Le lecteur français lui reproche parfois un manque de mesure, alors même que c'est une poésie toute de mesure, mais cette mesure-là est la mesure d'une démesure, celle du monde. Le poète est celui qui raccorde les beautés de son héritage aux beautés de son devenir dans le monde. Mais il n'a pas oublié la Plantation, (il y est né), ni le bateau négrier. Nous pouvons établir la différence d'avec les élégies de Léopold Sédar Senghor, offertes comme dans une barque lente sur le grand fleuve du pays africain, et par ailleurs, sur les quais de ports enrouillés, le chant aigu, écorché, aux rythmes torturés, aux relents de matin trébuchant, de Léon Gontran Damas. Étonnante dis-symphonie de ces trois paroles, qui célèbrent la source et la diaspora, par où on entend que ces poétiques ont parcouru ensemble les diversités du monde.

Cependant, la maturité du poète est marquée par des travaux fertiles. Les livres de poésie, Soleil cou coupé, Ferrements, Cadastres, histoires et géographies, encore et toujours enserrées dans le frémissement tragique du monde, jusqu'au dernier, Moi, laminaire, à la fois lumineuse et laminée, qui du fond de tant d'activités et de responsabilités lève la statue d'ombre d'une solitude essentielle et irremplaçable. Les travaux, les essais, sur Toussaint-Louverture en particulier, dont le plus important reste ce Discours sur le colonialisme, où le poète met en oeuvre son érudition d'ancien normalien pour faire remonter à la surface tant de propos racistes cachés dans le terreau de la culture d'élite occidentale. L'acuité de la phrase, qui frappe net. L'éloquence aussi, qui ouvre sur l'emportement. Les grands poètes sont les plus grands des pamphlétaires.

Aimé Césaire a mené une entreprise théâtrale tout orientée par la tragédie. On l'aborderait par Une tempête, où il prend à notre compte le personnage de Caliban, le monstre (cannibale ?) de La Tempête de William Shakespeare, rien moins qu'un habitant d'une île caraïbe, dont le duc légitime de Milan, dépositaire de toutes les sciences et de la connaissance, magique ou logique, fait la conquête. Cette réfutation par Césaire d'une légitimité de la colonisation en son principe, comme de son apologie dans les faits, serait une bonne introduction aux autres pièces, La tragédie du roi Christophe, et Une saison au Congo, qui examinent les implacables distorsions qui suivent souvent les luttes de décolonisation et qui en sont parfois les effets. On dit que pour compléter ce cycle, le poète a eu l'intention d'écrire une tragédie sur la situation des noirs des États-Unis, autre aspect de la colonisation, de ses énormes variétés, de ses incalculables conséquences. Si la tragédie est la résolution d'un dissolu, il est juste de considérer les tragédies des poètes anticolonialistes, ou plus simplement des poètes des pays du Sud, comme des tentatives de résoudre cet inconcevable dissolu qu'ont représenté l'acte de coloniser et ses conséquences. La parole tragique accompagne cette autre action qui à son tour s'oppose au geste du colonisateur. Le monstre Caliban tout soudain est une conscience. Mais il arrive aussi que la résolution du dissolu avorte, dans l'architecture tragique comme dans la réalité souffrante des pays, et les histoires récentes en proposent combien d'exemples : l'ancien colonisé reprend les manières, les stratégies, les injustices de l'ancien colonisateur, la passion du pouvoir l'étouffe et le tourne contre son peuple, en Haïti comme au Congo : la tragédie en rend compte.

Alors le poète est debout sur le terrain de son combat. On se souvient de la présence et des interventions d'Aimé Césaire aux deux Congrès internationaux des écrivains et artistes noirs, à la Sorbonne en 1956 et à Rome en 1959. C'était le temps des difficiles luttes de libération en Afrique, et il s'agissait d'aider avant tout à ces émancipations, mais aussi, déjà, de préserver le plus qu'il se pouvait l'ouverture africaine, la parole de poésie, la passion d'échanger, le goût d'être ensemble dans le monde, que la société Présence africaine et son directeur Alioune Diop avaient entrepris de défendre, ce qu'Aimé Césaire accompagnait de toutes ses forces.

La mort des poètes a des allures que des malheurs beaucoup plus accablants ou terrifiants ne revêtent pourtant pas. C'est parce que nous savons qu'un grand poète, là parmi nous, entre déjà dans une solitude que nous ne pouvons pas vaincre. Et au moment même où il s'en est allé, nous savons que même si nous le suivions à l'instant dans les ombres infinies, à jamais nous ne pourrions plus le voir, ni le toucher.

Édouard Glissant.

Cet article a été publié dans le nouveau journal MEDIAPART, le 17 avril 2008 : www.mediapart.fr

=====

Il est vivant !

L'île retenait son souffle. Chaque apparition suspendait le mouvement de la vie, comme pour retenir dans l'instant ce que nous ne voulions pas voir s'éloigner. Tant d'énergie, tant de force, tant de puissance, dans ce corps si mince et si fragile, mais surtout tant de reconnaissance, tant de gratitude, tant d'amour pour celui qui pour la première fois avait permis à son peuple de dire " JE", de parler à la première personne. Au commencement était le verbe. Il était donc poète. Poète fondamental. Et nègre tout autant. Enseveli déjà de son vivant sous les éloges, le cerne aujourd'hui la canonisation et l'enferme dans un mausolée de dithyrambes, au risque celer la gerbe de son

geste libérateur. Mais ce n'est que sa dépouille que l'on met en terre en ce jour. Il est vivant! Dans nos cœurs, dans le regard droit et profond de celui qui lève la tête, dans le quotidien de nos dire, dans la nuit de nos sommeils, dans le salut que nous adressons à l'autre, dans l'obole au mendiant, dans la reconnaissance de notre égale condition, dans la possibilité même de l'échange et de la parole, dans le morceau de pain revendiqué, dans le chant clair de la rivière, dans le vieillard tombé du lit qui se redresse, dans la pierre qui berce le chemin, dans le balisier sucré par le vent, dans le premier cri de l'enfant qui dit non, dans ... , dans..

Il est en nous.

A l'appel de son nom il répond : Présent!

=====

Ma poésie est née de mon action

Vous aimez votre pays. Vous le visitez toutes les semaines ?

Mais non, tous les jours. Mon chauffeur me prend à 15 heures. J'aime les paysages, la faune, la flore, le peuple martiniquais, la cabane martiniquaise, les pauvres gens...

C'est pour cela que vous êtes entré en politique ?

Sans le vouloir. On a fait de moi un porte-parole. Au sortir de la guerre, je suis un jeune homme de gauche, communiste, mais je n'y connais rien. Des copains de classe font une liste assez large pour avoir des chances. Je n'y crois pas une seconde. Je signe pour leur faire plaisir, et la liste fait un triomphe ! Je réunis les employés municipaux, je leur avoue ne rien savoir : "Nous vous aiderons !" Je fixe le premier ordre du jour. Je regarde les textes, je n'y comprends rien. Les rues de Fort-de-France sont affligées de caniveaux où les Martiniquais, la nuit, en se cachant, déversent leur merde. Pas possible ! Il faut faire un réseau. Mais on n'a pas d'argent ? "Je n'en sais rien, mais je ne commencerai pas mon règne par une abdication." Quelle prétention ! hein ? Quelle emphase ! "L'argent, nous le trouverons !" Je n'ai pas demandé de subventions, j'ai fait un emprunt. Et nous avons fait moderniser ces quartiers de cases sans toit, de masures pourries et d'enfants aux pieds nus. Voilà comment est née ma carrière.

Bien entendu, je suis très vulnérable, mais nous avons une pensée, une conception de la vie. Je ne suis pas antifrançais : je suis d'abord martiniquais.

Que pensez-vous du terme de francophonie ?

Que voulez-vous ? Il existe, je l'accepte. Je ne l'ai pas inventé. Je suis francophile, mais ce n'est pas sur la francophonie que je mets l'accent. Je ne me sens pas assimilé français, mais à l'école communale on nous a appris à lire en français. J'ai appris à penser en français, j'ai aimé les écrivains français, et quand j'arrive au Havre, après vingt jours de bateau, je prends le premier train de ma vie. Par la fenêtre, je reconnais les prés, les paysages que je ne connais pas. Dans nos livres d'histoire et de géographie, tout était dit. J'étais si curieux de connaître la France, de connaître Paris. Nous aimions ce que nous lisions, le journal, les livres récents, le latin et le grec : on trouve tel mot, et je le reconnais en créole. Cela dit, jamais je n'ai voulu faire du français une doctrine. Ce qui m'intéressait, c'était l'identité nègre. Toi le Sénégalais, toi le Guyanais, qu'est-ce que nous avons en commun ? Pas la question de la langue : la question nègre. La langue française nous passionnait. Les anglophones, les Américains avaient déjà développé une littérature nègre : Langston Hughes, Richard Wright, and so on, c'était pour nous une révélation. Les premiers à avoir posé les bases, les Nègres américains.

Votre ami Léopold Sedar Senghor aurait 100 ans.

Après mon bachot, M. Revert, mon professeur, me conseille d'aller préparer l'École normale supérieure, à Paris. Au lycée Louis-le-Grand, où il me fait recommander, je suis très bien accueilli. En sortant du secrétariat, qu'est-ce que je vois, arrivant de l'autre bout du couloir ? Un petit homme noir à grosses lunettes épaisses, en blouse grise. Autour des reins, une ficelle au bout de laquelle pend un encrier vide qui se balade dans ses jambes. Il vient à moi : "Alors, bizut ! Comment t'appelles-tu ? D'où viens-tu ? - Je viens de la Martinique et je m'appelle Aimé Césaire, et toi ? - Je m'appelle Léopold Sédar Senghor et je viens du Sénégal. Tu seras mon bizut." Autrement dit, en arrivant dans un lycée français, ce n'est pas du tout un Français que je rencontre, ce qui m'a immédiatement paru sympathique et symbolique. On est restés copains, on se voyait tous les jours. Nous parlions de littérature. Nous avions une petite cellule africaine, si vous voulez.

En 1945, j'arrive à l'Assemblée nationale, je vois un petit homme noir à grosses lunettes, il tombe dans mes bras : "Alors, Césaire ! tu es député de la Martinique, moi du Sénégal..." J'ai continué de le voir pendant tout son séjour parisien, ainsi que Léon Gontran Damas, le Guyanais, ou Michel Leiris. Nous parlions à l'infini des Antilles, de l'Afrique et de la "négritude".

Le mot "nègre" était insultant.

Mais ce n'est pas nous qui l'avions inventé. Un jour, je traverse une rue de Paris, pas loin de la place d'Italie. Un type passe en voiture : "Eh, petit nègre !" C'était un Français. Alors, je lui dis : "Le petit nègre t'emmerde !" Le lendemain, je propose à Senghor de rédiger ensemble avec Damas un journal : L'Étudiant noir. Léopold : "Je supprimerais ça, on devrait l'appeler Les Étudiants nègres. Tu as compris ? Ça nous est lancé comme une insulte. Eh bien, je le ramasse, et je fais face." Voici comment est née la "négritude", en réponse à une provocation.

Dans quelles circonstances avez-vous rédigé votre Cahier d'un retour au pays natal ?

Regardez cette photo. Petar Guberina ! Un soir de 1935, je rentre à la Cité universitaire. Je reviens du théâtre : Giraudoux, joué par Jouvet, je n'allais pas rater ça ! Je traîne, librairies, bouquinistes, je n'ai plus un sou. A la cantine, je prends, je ne sais plus, quelques traces de tomates. Alors la serveuse me dit : "Vous ne mangez jamais de viande ? Vous n'avez pas d'argent ? - Non, mademoiselle, ce n'est pas une question d'argent, c'est une question de philosophie : je suis végétarien." Grand éclat de rire derrière moi ! C'est ce beau type, assez sombre de peau, Petar Gubarina : "Moi aussi, je suis végétarien, pour la même philosophie !"

On devient copains, les meilleurs du monde. Comme à Senghor de l'Afrique, je lui parle du monde slave. Il s'aperçoit à sa grande stupeur que je sais beaucoup de choses sur son pays. J'apprends quelques mots de croate, écoutez... je les sais encore.

A son retour chez lui, il me télégraphie : "Aimé, qu'est-ce que tu fous à Paris ? Tu t'emmerdes, c'est l'été, viens me voir à Zagreb." Je n'ai pas un sou pour retourner en Martinique, et ce fou m'invite en Croatie. Bref, je prends le train. Au bout, sur le quai, sa famille me réserve un accueil extraordinaire. Les paysages, le découpé de la côte, l'exil, la mer, tout me rappelle la Martinique. Et du troisième étage de la maison, devant un paysage de splendeur qui me rappelait le Carbet, j'aperçois une nuée d'îles : "Petar, regarde celle-là : c'est ma préférée, comment s'appelle-t-elle ? - Martiniska ! - Mais alors ! c'est la Martinique, Pierrot !" Autrement dit, faute d'argent, j'arrive dans un pays qui n'est pas le mien, dont on me dit qu'il se nomme Martinique. "Passe-moi une feuille de papier !" : ainsi commencé-je Cahier d'un retour au pays natal.

Vous êtes fier de votre action politique ou de votre oeuvre poétique ?

Elles vont ensemble. Pendant les conseils municipaux, je m'absentais : pas physiquement, bien entendu, mais pour écrire en secret. Un beau jour de vacances, j'extirpais les papiers de ma poche, c'était un poème. Ma poésie est née de mon action. Je n'ai jamais voulu faire une carrière

poétique, en demandant aux gens qu'on me foute la paix pour créer. Non : écrire, c'est dans les silences de l'action.